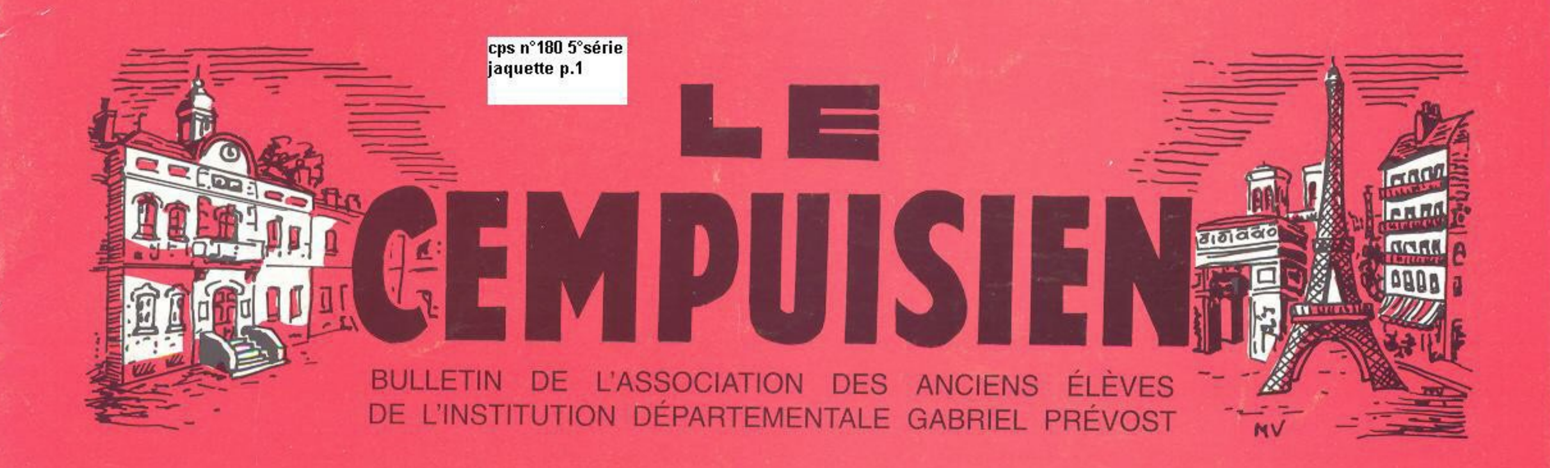


Président : M. VIGNERON, 35 allée Gabriel Rabot - 93300 Aubervilliers - Siège social : 60 rue René Binet 75018 Paris

C.C.P. 1844-02 T Paris

N° 180 Juin/Octobre 1998

La fanfare renaissante, 1950

cps n°180 5°série
jaquette p.2



Fête des fleurs
Beauvais 1967



Crèvecœur
1962



Pierrefitte
1963



N° 180 Juin / Octobre 1998

SOMMAIRE

Le 20 septembre 1998

Le gérant

Daniel Reignier

6, rue de la petite fontaine

91430 - Vauhallan

Tel : 01 69 41 35 35

cps n°180 5°série
page 2

Les illustrations du Cempuisien

La couverture -

Après l'exode de l'institution en Dordogne, en 1943, 1944 - et le sac de l'O.P. - la fanfare renaissante sous la direction de monsieur Aubertin.

Photos d'hier -

Avec monsieur Aubertin, concerts de la fanfare à Crèvecoeur, Pierrefitte, Beauvais.

(photos Aubertin)

Photos d'aujourd'hui -

Pentecôte 1998 - Dans le parc, pendant la kermesse, grande discussion animée autour de Georges Prosper.

(photo Laher)

A Laverrière près de Sommereux - soirée musicale qui réunit une trentaine d'anciens et anciennes de l'O.P. dans le grand salon de l'auberge, autour de Marcel, Serge et Magali.

(photo Laher)

Dernière de couverture -

Dans le jardin du "pavillon Prévost" garden-party sous le feuillage avec des anciens de l'institution.

(photo Laher)

Par un beau matin d'été d'autrefois, Fernande Estival jouait du cor " le soir au fond des bois ".

(photo Aubertin)

Promenade à Bergicourt -
"Nous marchions sans parler dans l'humide gazon
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes"
...
Lorsque nous aperçumes dans le creux du vallon
La maison du meunier, le but de notre bande.

(photo Laher)

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

- PENTECOTE 1998 -

A l'occasion de l'anniversaire des 10 ans de la Maison Marcel Callo, du domaine Gabriel Prévost, commémoré à la Pentecôte, une bonne trentaine d'anciennes et d'anciens élèves de l'O.P. se sont retrouvés à Cempuis, au milieu de la foule du personnel de l'établissement, des élèves, des parents et des amis.

Les cérémonies avaient commencé le vendredi. Notre président, invité, avait pu s'y rendre et adresser, lors des discours, les voeux amicaux de notre association par lui représentée.

"Monsieur le directeur,
Mesdames et messieurs,

Notre association des anciens élèves de l'institution départementale Gabriel Prévost a tenu à honneur de vous adresser quelques mots à l'occasion de la célébration du 10ème anniversaire de votre arrivée dans les murs et les espaces de l'établissement consacré à la formation et l'éducation d'enfants socialement déshérités depuis sa fondation dans les années 70 du siècle dernier, établissement qui flanque une des entrées de Cempuis, vieux village picard.

Attentifs à conserver à cette vieille institution l'imprégnation de son origine, vous avez placé le nom de Gabriel Prévost en exergue à vos identifications personnelles de la maison et collège Marcel Callo.

Nous vous en avons reconnaissance.

Au fil de ces dix années vous nous avez tenus informés de vos projets et fait toucher du doigt vos réalisations. De celles-ci, nous pensons que vous avez légitimement le droit de concevoir quelque fierté.

Et nous formons des voeux, en ce jour anniversaire, pour que l'avenir place vos souhaits et désirs sous les auspices les plus favorables.

Le numéro du Cempuisien, notre bulletin trimestriel, qui vient de paraître, présente en page de couverture une photo de monsieur Sellier, président des Orphelins Apprentis d'Auteuil, en conversation avec Roger Pouliquen, notre ancien président récemment disparu. Ce document atteste que nous nous sommes manifesté, écoute et respect, dès les premiers temps de votre arrivée à Cempuis. Depuis, la vie a fait de nous de véritables amis.

Ces quelques mots portent très simplement témoignage des sentiments affectueux qui sont désormais le trait marquant de notre relation.

Au seuil de cette nouvelle décennie, c'est donc très sincèrement que nous souhaitons à la Maison et Collège Marcel Callo, au nom de notre Association d'anciens élèves de l'Institution départementale Gabriel Prévost un bon et bel Anniversaire."

Ce n'est que le samedi, en fin de matinée, venant, pour la plupart, de la région parisienne (mais aussi de Bretagne, de la Côte d'Azur, du Nord et d'ailleurs) que les "anciens" font leur apparition, sous un soleil printanier - tout d'abord dans le parc puis dans la cour d'honneur où la première cérémonie, à la mémoire des victimes cempuisiennes des guerres, sera suivie, dans la clairière du Caveau, par celle en hommage à Gabriel Prévost.

Discours de Marcel Vigneron
au Caveau.

" Monsieur le directeur,
Mesdames, Messieurs,
Chers enfants,

" Alors que ce week-end de Pentecôte est consacré à la célébration du 10 ème anniversaire de la création de la Maison et Collège Marcel Callo et que nous sommes réunis devant le Caveau où repose Gabriel Prévost, fondateur de l'oeuvre créée en faveur de l'enfance déshéritée qui a porté son nom pendant plus d'un siècle, je veux, tout spécialement, m'adresser à vous, petits, moyens et grands qui êtes élèves dans ce vaste domaine.

Nous ne savons rien de vous sinon que vous êtes, à l'instar de ce que nous avons été, des enfants dont la situation familiale, sociale, fragile, précaire, plus ou moins dégradée, a eu pour conséquence que votre placement ici a dû être envisagé.

Nous avons des raisons personnelles, nombreuses, de considérer que nous avons eu de la chance de devenir pensionnaires dans cette maison où nous ont été dispensés, tout à la fois, des bases scolaires et professionnelles sérieuses de même que le respect de valeurs morales et civiques incontestables. Nous sommes persuadés que vous êtes le plus grand nombre, adolescents et jeunes adultes, garçons et filles, à considérer que vous bénéficiez, au sein de la maison et collège Marcel Callo, d'une formation comparable,sur le fond,à celle évoquée à l'instant.

Et il en est ainsi, parce que, même si les temps ont changé et que les institutions sont différentes, vos professeurs et vos éducateurs, tout comme l'ont fait les nôtres, n'ont de cesse de chercher à dégager pour vous, avec opiniâtreté, persévérance et amour, les voies et les enseignements susceptibles de vous aider à devenir des hommes et des femmes responsables et solidaires dans la cité, volontaires à vouloir édifier votre destin, heureux et fiers de votre jeunesse.

Même si nous n'en avons pas été exactement conscients pendant les nombreuses années de notre enfance où nous avons été élèves à l'O.P. - Orphelinat Prévost - c'est la grande leçon qui marque notre existence de manière indélibile; c'est elle qui nous conduit chaque année devant cette sépulture pour exprimer notre reconnaissance et notre gratitude au fondateur de l'oeuvre grâce à laquelle nous avons été préservés de la misère.

Chers enfants,

Sur le fond, votre présent ne doit rien à notre passé. Avec vos maîtres, vous édifiez ici, selon vos préceptes et vos principes, une oeuvre totalement originale qui vous appartient en totalité. Les champs, les bois et les édifices n'ont d'autre âme et d'autre charme que ceux qu'ils vous inspirent et que vous leur insufflez avec la complicité bienveillante et attentive de vos guides.

C'est ainsi que nous comprenons la dette et la reconnaissance que, anciens élèves, nous devons à Gabriel Prévost.

Bon anniversaire à vous tous, enfants, membres du personnel, éducateurs et professeurs, ainsi qu'à vous, monsieur le directeur qui êtes placé à la proue du navire.

Bon anniversaire à la Maison et Collège Marcel Callo."

Faisant suite aux deux commémorations, dans une garden-party donnée dans le jardin du pavillon "Prévost", un vin d'honneur nous a permis de revoir avec beaucoup de plaisir, dans la foule des invités, quelques anciens membres du personnel des dernières années de l'O.P. Bavardage entre amis, photos sous le feuillage !

Puis, sous le coup d'I h. de l'après-midi (et des poussières) dans

une longue file presque immobile débouchant dans le réfectoire, queue leu leu, nous avons constaté, effarés, une organisation du repas dépassée par les événements. Trop de monde, plus de tables! ...quand, surgissant des cuisines, le "chef", efficace, bonne pâte, nous sortit du pétrin en trois coups de cuillère à pot avec, tirées de je ne sais où, quatre, cinq ou six longues tables qui nous tiraient d'affaire. Ouf !

... Après le café, descente au parc où la kermesse bat son plein.

Dans la soirée nous sommes allés repérer nos cantonnements pour la nuit prochaine à Gaudechart et à Laverrière.

Là, dans les salons rustiques de l'auberge, un petit "moment musical" nous est offert par Marcel et "Serge et Magali" - Eh , oui !
Vers 20 heures, regagnant les "vieux murs" de l'O.P. pour une longue soirée qui finira,tard dans la nuit, par un magnifique feu d'artifice tiré sur le terrain de foot, nous prenons part au méchoui tant attendu, accompagné d'un concert de rock tonitruant.

... Le lendemain matin, partagés, un groupe de camarades se rend à Mers et l'autre profite d'un beau soleil pour une promenade (quatre voitures) à travers la verte Picardie, vers Bergicourt et son moulin, Fontaine-Bonneleau en passant par Conty.

Grandes Promenades ! Que de souvenirs furent évoqués à la vue retrouvée de ces belles, claires, vives et charmantes petites rivières, le but de nos rendonnées estivales d'antan !

D.R.

-:-:-:-:-:-:-

JOUR DE PENTECOTE

par Daniel Renaudin.

Cinquante ans, cette année, que je passais ma dernière fête de Pentecôte, en tant qu'élève à Cempuis.
Que de souvenirs s'attachent à ce jour tant attendu aussi bien par les pensionnaires de l'O.P. que par les Anciens. Cette journée était jour de fête; la discipline faisait relâche et nous en profitions pleinement. Les enfants dont les parents se déplaçaient, espéraient leur venue. Pour les autres, le grand événement était l'arrivée des anciens. Cela nous changeait de notre routine quotidienne.
Retrouver un gars ou une quille avec qui l'on avait fait à l'O.P. un bout de chemin ensemble était une aubaine inespérée. Les questions fusaient sur leur nouvelle vie. Comment la vivaient-ils ? Que faisaient-ils ? Nous les regardions avec envie en pensant que dans quelques années ça sera notre tour. Le soir, pendant que les anciens se restauraient au réfectoire, nous nous ébattions dans le parc plus longtemps que les autres jours. Là nous parvenait l'écho des chansons apprisent sous la direction de monsieur Roger, entonnées en choeur par l'assistance. C'était chouette et nous partions au dortoir, heureux.
Comme le temps a passé depuis. L'O.P. a fermé ses portes pour laisser la place aux Orphelins d'Auteuil et les anciens ont déserté l'Association et se sont perdus de vue.
Sur le Cempuisien n° 179, un article retrace les dix ans de la Maison Marcel Callo, mais personne n'a une pensée pour l'I.D.G.P. qui a pourtant été notre havre. Peut-être que si la rédaction de notre Cempuisien rajeunissait ses articles, certains redonneraient signe de vie ?

..../..

Pourquoi n'y-a-t-il pas de récits sur la période 39/45 pourtant riche en événements. Elle a vu les deux exodes que monsieur Contini, directeur, a dû assumer, ainsi que les désagréments qui en découlaient. Le retour des pensionnaires qui avaient pris des habitudes de liberté pendant leur séjour en Dordogne et le retour entre les murs de l'O.P. a été difficile. Il a fallu du temps pour retrouver nos marques et notre insouciance.

Je sais que je suis critique mais, dans la dernière parution de notre bulletin, pas un mot sur le repas de "printemps". Peut-être n'y avait-il rien à en dire.

-:-:-:-:-:-:-

Mon cher Renaudin,

Le gérant du Cempuisien te remercie vivement de l'article que tu as bien voulu lui adresser car il retrace en quelques lignes les émotions que tu ressentis, autrefois, lors des deux jours de fête à la Pentecôte, en 1948.

Répondant à tes critiques sur le manque de vitalité de notre Association plus que centenaire fait exceptionnel pour un groupe qui compte aujourd'hui 150 adhérents alors qu'ils n'étaient que 135 il y a vingt ans, chiffre tombé à 111 en 1988-89, années pendant lesquelles de violentes diatribes furent lancées contre la Mairie de Paris avant le procès intenté contre elle en 1989 (voir les Cempuisiens 146-147-148-149). De gros efforts ont été poursuivis depuis pour remonter la pente.

Mon cher Renaudin, je me permets de te rappeler ce qui a déjà été dit et redit lors des Assemblée générales par notre président: que les membres du Comité, tous bénévoles, se dévouent sans compter, corps et âmes, à des tâches astreignantes tout le long de l'année : démarches - organisation des réunions, fêtes et cérémonies, gestion des comptes financiers - mise au point du bulletin (maquette, composition, photogravure, imprimerie, dactylographie, photocopie) - convocations et expéditions postales diverses, etc.. Efforts indispensables et consentis dont nous sommes récompensés à la lecture des encouragements reçus, et qui nous donnent, alors, l'envie de continuer !

La vie de notre association est faite de réunions amicales pour ceux qui peuvent et désirent y assister. Pour les autres le Cempuisien s'efforce, en partie seulement, dans ses pages, d'évoquer pour les anciens, des souvenirs communs à tous, ceux, bien sûr, des temps jadis. Ceci, bien évidemment, ne peut nous rajeunir !

Quant à la période que tu cites, 39/45 (et pourquoi pas 50-80) que je n'ai pas vécu à Cempuis, rien ne t'empêche de nous les faire revivre; nous en serions ravis ! le bulletin est ouvert à toutes les bonnes volontés. Mais as-tu remarqué que c'est pratiquement toujours les mêmes qui s'escriment à pondre des articles ?

...Le repas de "printemps", ma foi, s'est déroulé dans l'ambiance coutumière : chaleureuse, fraternelle... et sans histoire. C'est sans doute pour cette raison que le gérant du Cempuisien n'a pas reçu d'articles à ce sujet. La plume est rare chez les gars de l'O.P. !

D. R.

P.S. Je suis surpris que tu n'aies lu que la page 14 du dernier bulletin (n° 179)

-:-:-:-:-:-:-

Parmi la foule cempuisienne rassemblée le samedi de la dernière Pentecôte autour du Caveau de Gabriel Prévost, j'avais remarqué, dans les discours prononcés, que le nom de Paul Robin, le créateur de l'O.P. en 1880, était invoqué à plusieurs reprises pour son oeuvre de pédagogie novatrice encore reconnue dans certains milieux de l'enseignement.

Aujourd'hui j'ai cru avoir trouvé dans les lignes qui suivent une similitude de pensée entre Paul Robin et J.F. Revel - tous deux anciens élèves de l'Ecole Normale Supérieur - avec trois générations d'écart !

D.R.

LES TABLES BANCALES

J'avais adoré enseigner. Et je crois avoir su ne pas trop mal le faire. Du moins les témoignages, directs ou indirects, de mes élèves et anciens élèves et de leurs parents, parfois même plusieurs années après mon départ de l'Education nationale, m'ont-ils incité à m'en flatter. Qu'y a-t-il de commun entre composer un éditorial et faire la classe ? Il y a le souci essentiel et constant de se mettre à la place de ceux qui vous lisent ou vous écoutent, de parler non pour vous-même mais pour eux, de ne jamais supposer connu chez eux ce qu'ils ont le droit d'ignorer, ni compris à l'avance ce qu'on a le devoir de leur expliquer. Abnégation plus acrobatique dans l'éditorial, en raison de la diversité de son public. On s'y adresse à la fois au professeur du Collège de France et au chauffeur de taxi. On doit rester compréhensible pour le second sans paraître banal au premier.

C'est pourquoi aussi, dans l'enseignement, je distinguerai avec soin la classe et le cours. A l'Institut français de Florence, établissement d'enseignement supérieur ou supposé tel, je faisais des cours, c'est-à-dire, en somme, des conférences à des étudiants plus ou moins assidus, disparates par les âges et le bagage intellectuel. Je ne pouvais guère évaluer, sinon à l'occasion des examens de fin d'année, ce que chacun avait retenu et compris de mes exposés ou acquis par ses propres lectures. Au contraire, faire la classe, comme j'ai tant aimé la faire, professeur de lycée, à Mexico, Lille puis Paris, c'est prendre en main, pour neuf mois, l'instruction quotidienne d'un groupe fixe de jeunes gens et de jeunes filles, sans se contenter de monologuer devant eux mais en vérifiant presque à chaque heure s'ils ont assimilé ou non ce qu'on a été chargé de leur apprendre. J'acquérais ainsi au fil des premières semaines une connaissance du niveau, des dispositions, du caractère et de la volonté d'étudier de chacun des individus que j'avais pour mission d'éduquer tout en le transformant en bachelier. En classe, le métier de professeur est à la fois plus technique et plus humain que dans le cours. On s'attache à chaque élève ou on s'en détache dans ce qu'il a de particulier par son caractère, ses dons, ses limites, et, tel le chef d'orchestre ou l'entraîneur, on fait manœuvrer l'ensemble en vue d'une réussite précise et d'une échéance inéluctable : le baccalauréat de fin d'année. C'était un temps où, pour élever le nombre des reçus, le ministère avait pour politique de rendre les candidats plus savants et non l'examen plus facile. Faire la classe à des élèves consiste non pas seulement à les intéresser, mais à les faire travailler, et au besoin à les y forcer. La science et la patience du

professeur peuvent parcourir la moitié du chemin pour aller à la rencontre de l'élève, mais elles ne peuvent remplacer l'effort inhérent à l'acte d'apprendre. De tout temps et jusqu'à la fin des temps, il n'y a eu et il n'y aura de résultat éducatif que si l'autre moitié du chemin est parcourue par la curiosité et la volonté de l'élève, dont on peut susciter l'éveil, mais non pallier l'absence. C'est une sottise démagogique de proclamer que cette ardeur est toujours fournie spontanément. L'exiger, l'inspirer, l'obtenir, la rendre attrayante, voilà aussi le talent du pédagogue. Mais, si entraînant soit-il, ce talent ne se substituera jamais entièrement à l'application personnelle de l'apprenti. Nier la nécessité de ce second volet de l'éducation, que seul, en fin de compte, le disciple peut apporter dans le duo pédagogique, est l'effet d'une illusion qui confond instruction et cabotinage, initiation à la culture et léthargie télévisuelle.

Faire la classe, c'est aussi transformer les élèves en demandeurs actifs de connaissances. Parmi les plus rétrogrades âneries des « idées 68 » — dont toutes les aspirations ne furent pas mauvaises, loin de là — brillait cette trouvaille que l'enseignement ne devait pas servir à la transmission des connaissances ! Convenons que le corps enseignant des années soixante-dix a réalisé à la perfection cet idéal, vouant à l'ignorance un culte imperturbable. Mais non pas inoffensif. Ainsi, à la rentrée de l'automne de 1994, regardant une émission de télévison à laquelle participaient une douzaine de « jeunes » (en fait déjà passablement âgés pour les classes où ils se trouvaient), je pris conscience, après deux heures passées à écouter leurs récriminations et revendications, que pas un seul, durant ces longs échanges de vues, n'avait fait état d'un sentiment, malgré tout, non dépourvu d'utilité quand on fait des études : le désir d'apprendre. Ils parlaient de l'enseignement comme d'une sorte de compagnie d'aviation qui s'occupe bien ou mal de passagers, eux-mêmes d'une complète passivité. Nul ne soutiendrait que l'on peut devenir un bon skieur en se contentant de s'inscrire à une école de ski, sans effort musculaire dans l'application des instructions du moniteur. Mais l'effort intellectuel n'est plus considéré comme indispensable pour devenir un bon étudiant. Déplorer cette omission est devenu « réactionnaire ». La « société » porterait seule la responsabilité du résultat des études. D'ailleurs on ne dit plus qu'un élève est paresseux, on dit qu'il est « en échec scolaire », fléau anonyme qui s'abat sur le malheureux comme la pluie ou la rougeole. Le bon vieux flemmard a disparu. Savoir faire la classe en épargnant aux élèves à la fois le gavage mnémonique et le bavardage berceur avait pourtant très tôt été la supériorité, je dirai même (pour avoir vu fonctionner plusieurs systèmes scolaires étrangers) l'exclusivité de l'enseignement secondaire français. J'ai toujours goûté, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* de François Guizot (chapitre XX), une *Circulaire de la commission de l'Instruction*

cps n°180 5°série
page 9

publique aux professeurs des collèges, datant de 1820, qui adressait à mes lointains devanciers de l'époque de la Restauration cette précieuse et concise exhortation : « Ce n'est point ici un cours de faculté. Le professeur ne peut espérer d'être utile à ses élèves qu'en se mettant toujours à leur portée ; c'est pour eux, et non pour lui, qu'il doit faire sa classe. » Dans les pays étrangers où les Relations culturelles m'ont envoyé « répandre la culture française », chaque fois que je déplorais le manque de « bases », comme on disait, des élèves ou des étudiants, mes collègues du pays en question me répondaient immanquablement : « Ah oui ! Mais vous, en France, vous avez un enseignement primaire et un enseignement secondaire d'une telle qualité, d'une telle efficacité que vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que de voir arriver au seuil de l'enseignement supérieur des étudiants quasiment illettrés. » Nous l'avons compris aujourd'hui.

Il est vrai que, jusque vers 1960, dans une classe terminale, alors bien meilleure que son équivalent actuel, on n'estimait pas que l'obtention du baccalauréat impliquait nécessairement chez l'impétrant les qualités voulues pour accéder avec des chances de succès à l'enseignement supérieur. Le professeur de philosophie, celui de mathématiques élémentaires, ayant trente ou quarante élèves, évaluaient en général à moins d'une dizaine les éléments capables d'aborder sérieusement la faculté ou une classe préparatoire à une grande école.

On employait alors le substantif *L'Université* pour désigner l'ensemble des trois ordres d'enseignement : le primaire, le secondaire et le supérieur. On appelait Facultés des lettres ou des sciences ce que nous nommons aujourd'hui Universités, depuis que nous avons copié, après 1968, le vocabulaire mais non la réalité des Universités britanniques ou américaines. Le primaire comprenait jadis non seulement les cinq années de l'actuel enseignement élémentaire, mais aussi les cours complémentaires et les écoles primaires supérieures. Ces dernières dispensaient un enseignement exigeant, précis et solide. Elles ont été les ascenseurs de la promotion sociale républicaine, notamment dans l'accès à la moyenne fonction publique. Si la France a été jusqu'à une date récente le pays le mieux administré du monde, c'est grâce au brevet supérieur. De plus, nombre de ses titulaires, passés dans le privé, ont constitué l'ossature de nos petites et moyennes entreprises. Encore vers 1960, un brevet supérieur, obtenu par des sujets qui n'avaient jamais fréquenté l'enseignement secondaire, était garant de connaissances bien plus sérieuses que les cataplasmes culturels que sont la plupart des diplômes de nos bacheliers actuels. Le beau titre d'instituteur attirait le respect, qui fait défaut de nos jours aux « professeurs d'enseignement général des collèges » (PEGC), puisqu'ils ont tenu, en 1969, à substituer ce jargon administratif ampoulé au noble mot qui, chez Rabelais, Montaigne, Descartes, désignait la mission « d'instituer » les enfants. « Vous faites de l'institution

des enfants un grand objet de gouvernement », écrit Voltaire à La Chalotais en 1763. Nous prétendons, au seuil du XXI[e] siècle, en faire autant, mais nous avons détruit l'instrument qui permettait d'y parvenir. D'où le recul du respect voué aux pédagogues. Un professeur de lycée, je puis en témoigner, comptait encore, vers 1960, parmi les notables de la ville où il exerçait, malgré la modestie relative de ses revenus. Pourquoi entend-on maintenant se plaindre d'un manque de considération le troupeau indistinct des « enseignants » ? Parce qu'ils n'enseignent plus. Et ce malgré ce hideux participe substantivé, en usage depuis la fin des années soixante. (Pourquoi ne pas dire aussi les peignants, les cuisinants, les pêchants, les cultivants, les vendants ?)

Enseigner ! Cet art ne s'enseigne pas. Loin des braiments pompeux et des pesantes breloques verbales dont l'ont empâtée les théories, la pédagogie pratique est en majeure partie faite de procédés humbles et simples que l'on met au point sur le tas. C'est dans les moments où plus personne ne sait enseigner qu'on réinvente la pédagogie théorique. Un minuscule exemple : tant comme élève jadis que comme professeur maintenant, j'avais constaté que nombre d'élèves ne parvenaient pas à suivre parce que au lieu de concentrer leur attention sur le contenu de l'exposé ils étaient trop occupés à le prendre en note. Ils perdaient le fil de la pensée et le déroulement du discours. Ils attrapaient au vol des bribes de mots et non des idées, demandaient à voix basse autour d'eux : « qu'est-ce qu'il a dit ? » et se penchaient vers le cahier de leurs voisins pour recopier au hasard et dans l'affolement ce qu'ils y voyaient d'écrit sans le comprendre. J'avais donc adopté la méthode d'interdire à mes élèves de noter quoi que ce fût pendant la première demi-heure de la classe, afin qu'ils pussent rassembler toute leur vigilance pour écouter le développement et les articulations de la question exposée, dans le seul dessein de s'en pénétrer, d'en saisir l'essentiel, les arguments et les enchaînements, quitte à m'interroger, à la fin, sur les aspects restés pour eux obscurs. Quand j'avais terminé, je reprenais le sujet plus lentement et plus brièvement pour leur permettre d'en coucher les grandes lignes sur le papier, sans confondre le principal et l'accessoire, le fond et la formulation, l'idée et l'exemple. A la fin, ils pouvaient encore me poser des questions. Le lendemain, c'est moi qui leur en posais, pour contrôler le degré de leur assimilation.

Ces petits trucs ne servent à rien si les élèves ne sentent pas chez leur professeur la compétence et la conscience. Leur respect pour lui est à ce prix, et l'avoir obtenu supprime tout problème de discipline. A l'inverse, les lycéens flairent sans retard et traitent sans indulgence le professeur « fumiste », brouillon, paresseux ou inefficace. J'abordais un jour, dans ma classe du lycée Jean-Baptiste-Say, à Paris, l'exposé de la notion pavlovienne de réflexe conditionné, laquelle suppose évi-

demment pour être comprise que l'on sache d'abord ce qu'est le réflexe inné ou naturel. L'étude en figurait d'ailleurs au programme de biologie de la classe de philosophie. Je dis donc à mes potaches, en guise d'introduction : « Bien entendu, vous avez appris dans votre cours de sciences naturelles ce qu'est l'arc réflexe. » Cette phrase anodine déchaîna chez mes jeunes gens un bruyant fou rire collectif. Eberlué que l'anatomie de la moëlle épinière et le trajet suivi par l'influx nerveux leur parussent à ce point comiques, je m'enquis de la raison de leur soudaine gaieté. Avec réticence, le « chef de classe » finit par m'avouer que leur professeur de sciences naturelles... n'enseignait jamais les sciences naturelles. Ou il les enseignait de façon si brouillonne que nul ne pouvait rien en retenir. Dans tous les lycées circule une cote officieuse de la valeur de chaque professeur. Et ce bouche à oreille des lycéens établit, au sein du corps enseignant un tri, une hiérarchie et un barème bien plus exacts que ne peuvent en dresser les inspecteurs généraux dans leurs rapports. Comme a osé le proclamer un professeur à la Sorbonne, Gérald Antoine : « A maints égards, il est plus difficile de faire une bonne leçon de grammaire dans une sixième de lycée qu'un bon cours de linguistique en Sorbonne. » (Gérald Antoine et Jean-Claude Passeron, *La Réforme de l'Université*, 1966, Avant-propos de Raymond Aron.) C'est non seulement difficile, mais fatigant, à un degré qu'on a peine à imaginer quand on n'a pas fait le métier. Je sortais de quatre heures de classe « vidé » pour la journée. Cet épuisement de la force nerveuse, plus encore que les préparations et corrections, justifie les fameuses vacances du corps enseignant que toutes les autres professions s'accordent à trouver scandaleusement longues. Les seules heures de travail d'un joueur de football sont-elles celles des matchs ? D'un comédien, le temps des représentations ? Et ces heures mêmes ne consomment-elles pas plus d'énergie que celles de la plupart des autres métiers ?

Laissons ces trivialités pour revenir au noyau commun à l'enseignement et au journalisme, au devoir sans lequel ils ne sont qu'un défilé de masques : le service de la vérité, ou, tout au moins, le ferme propos de la servir. Je me dispenserais de ce truisme si les responsables de l'enseignement ne cédaient pas périodiquement à la tentation de le transformer en instrument de propagande et d'endoctrinement. Pour le journalisme, c'est là un penchant connu et dont les lecteurs se méfient. A l'égard des falsifications de l'enseignement, la méfiance protège hélas ! moins les jeunes. Leur ignorance les rend vulnérables, ce dont peuvent abuser des professeurs pétris d'idéologie et enflés de leur autorité. Ce qu'ils firent, et furent, en Europe occidentale après 1968, considérant que leur mission devenait de convertir toute la jeunesse au socialisme. A la fin des années quatre-vingt, aux Etats-Unis, sévit dans les écoles et dans les universités un nouveau genre de terrorisme moral et intellectuel, le déjà mentionné « politiquement cor-

cps n°180 5°série
page 12

rect » ; en abrégé le « PC ». Un sigle qui, décidément, n'a pas eu de chance au vingtième siècle. En 1988, le cours d'initiation à Stanford élimine donc Platon, Aristote, Cicéron, Dante, Montaigne, Cervantès, Kant, Dickens ou Tolstoï, pour les remplacer par une culture « plus afrocentrique et plus féminine ». Les inquisiteurs relèguent par exemple dans les poubelles de la littérature un chef-d'œuvre du roman américain, le *Moby Dick* d'Herman Melville, au motif qu'on n'y trouve pas une seule femme. Les équipages de baleiniers comptaient en effet assez peu d'emplois féminins, au temps de la marine à voile... Autres chefs d'accusation : Melville est coupable d'inciter à la cruauté envers les animaux, critique à laquelle donne indéniablement prise la pêche à la baleine. Et les personnages afro-américains tombent à la mer et se noient pour la plupart dès le chapitre 29. A la porte, Melville ! Un rapide coup d'œil sur l'histoire des programmes d'éducation dirigistes, qu'ils soient religieux ou politiques, imposés par un pouvoir extérieur ou secrétés spontanément par une caste de clercs, suffit pour constater qu'ils se fondent tous sur la mise à l'index de grands auteurs, auxquels les censeurs substituent des auteurs bien-pensants, selon leur point de vue : des serviteurs de la servitude. Que des tyrans politico-idéologiques abrutissent ainsi leurs sujets, on le comprend. Mais quand des professeurs se disant « de gauche », en Europe ou aux Etats-Unis, pratiquent en démocratie cette sélection obscurantiste, comment ne font-ils pas le rapprochement entre la tyrannie de leur propre bêtise et celle des régimes oppresseurs qu'ils se flattent de honnir ? La haine de la liberté prend souvent le masque de sa défense. La différence entre l'éducation totalitaire et l'éducation libérale consiste en une distinction des plus simples : la première prescrit ce qu'il faut penser, la seconde enseigne comment penser.

Selon le même principe de la civilisation libérale, dans une presse consciente de son devoir, l'article, l'éditorial n'imposent pas au lecteur une opinion ; ils mettent à sa disposition et ils mettent en forme les informations et les raisonnements qui lui permettront de s'en faire une. C'est en vertu de ce précepte que mes deux métiers se sont nourris l'un l'autre. Dans les civilisations altérées par l'idéologie, les deux sacerdoces de l'information — l'éducation et la communication — se dégradent du reste nécessairement ensemble. Le professeur transmet à sa classe et le journaliste à son lectorat non ce qu'ils savent être vrai, mais ce qu'ils veulent leur faire croire. Ils leur cachent ce qu'ils souhaitent leur laisser ignorer. Pour demeurer dans l'orthodoxie « respectable », ils font du mensonge un idéal moral et une seconde nature. La crainte de l'excommunication remplace dans leur cœur le respect de la connaissance.

Pages extraites des - Mémoires, Le voleur dans la maison vide - de J.F. Revel de l'Académie française. (Librairie Plon)

Champigny s/ Marne, le 12 septembre 1998

Mon cher Daniel,

Comme convenu je te fais parvenir l'article que je me suis engagé à rédiger. Je te laisse le soin d'apprécier de l'intérêt de sa publication. En effet il tente de dépeindre un très original surveillant que nous avons connu à Cempuis dans les années...28/29 : monsieur CAVANAGH, il s'appelait. Qui peut encore se souvenir ? et pourtant quel sympathique et singulier personnage.

Je profite de cette occasion pour te dire que le "Carnet de notes" que vous distribuez actuellement est une totale réussite. Travail tout à fait impeccable dans sa conception, son contenu, sa présentation et sa qualité. Remarquable instrument d'évocation de notre enfance et notre adolescence. La musique et les paroles qu'il contient sont une inépuisable source de nos plus jolis souvenirs. L'intelligence d'avoir inséré ces photos qui sont vraiment Cempuis fait que, lorsqu'on le feuillette, on ne peut plus le quitter tellement il nous replonge dans la réalité du passé.

Les catholiques, les protestants ont un livre de cantiques. Autour d'un piano ou d'un harmonium, en famille, ils se regroupent et, leur livre à la main ils chantent leur émotion ou leur joie. C'est du moins ce que nous avons l'occasion de voir souvent dans les films américains. Mais, dans leurs livres, ces Yankees n'ont que des textes. Les Cempuisiens qui eux ont le privilège de bien lire la musique, pourront, seul ou en groupes, et grâce à la partie musicale du "CARNET DE NOTES" recréer la musicalité et l'ambiance des heures chantées à Cempuis.

Donc bien à toi et sincères félicitations. Embrasse bien Odette et transmets lui mon meilleur souvenir.

R. PROSPER

-:-:-:-:-:-:-:-:-

CAVANAGH

surveillant à Cempuis dans les années 1926/1929.

Lorsque les Cempuisiens racontent leur Cempuis c'est, bien sûr, leur enfance, leur adolescence et leur jeunesse qu'ils revivent. Mais lorsque ces évocations proviennent de bien vieux Cempuisiens, combien peuvent encore partager la joie ou la nostalgie de ces lointains passés. La minorité que nous représentons s'amenuise d'année en année jusqu'à disparaître un jour. Nous n'y pouvons rien, c'est la vie! Heureusement, les générations se succèdent et, comme nous l'avons fait et le faisons encore, se rejoignent et se perpétuent par les souvenirs et l'amitié prolongée. A plusieurs reprises Marcel VIGNERON souligne que notre association, qui touche à sa 110ème année et compte encore 150 membres actifs, pourrait être contrainte du fait des circonstances, à mettre la clef sous la porte mais, en même temps il exprime une certitude que nous partageons tous, c'est que le "Cempuisien", à la rédaction duquel le plus grand nombre se devrait de participer, reste et restera toujours le lien unissant tous les anciens de toutes les générations et assurera encore de longues années d'existence à notre association. L'édition de notre bulletin doit poser de nombreux problèmes et nous ne remercierons jamais assez Daniel Reignier d'assumer cette responsabilité. Lorsqu'il me parvient c'est avec un très vif plaisir que je le parcours de la première à la dernière ligne. Toutefois, concernant les articles publiés, je m'interroge sur l'intérêt que peuvent présenter les sujets traités. Ils seront appréciés différemment selon le contexte dans

lequel ils sont développés. C'est possible mais pas évident. Concernés ou non nous avons tous la curiosité de mieux connaître et mieux comprendre les personnages et événements qui ont fait, de la vieille maison de notre enfance, la meilleure et la plus singulière des Institutions. En participant à la rédaction de notre bulletin, nous contribuons à assurer sa pérennité, nous créons un moment d'intérêt et de réflexion selon les événements relatés et affirmons notre solidarité cempuisienne et notre confiance dans l'avenir de l'association. Tout à fait convaincu des évidences que j'ai peut-être eu l'imprudence de développer, je ne peux moins faire que d'apporter ma bien modeste contribution au devoir commun et, c'est par l'évocation d'un bien singulier personnage que j'accomplirai mon obligation.

Il s'agit d'un certain monsieur CAVANAGH qui, dans les années 26/29 partagea nos enfances et adolescences cempuisiennes. Quelle idée saugrenue ! Qui, d'un tel original, a pu conserver un lointain et même furtif souvenir ? Qui, parmi ceux ayant encore le privilège de pouvoir parler de ces années, se souvient de l'extravagant et pittoresque surveillant ? Peu nombreux hélas! Si une partie des faits relatés relève de ma propre mémoire, ils ont été amplement et heureusement complétés par les souvenirs de certains anciens.

De monsieur CAVANAGH je conserve l'image d'un homme sympathique, droit et courageux. Physiquement, je ne le revois que très vaguement. Allure d'un homme jeune, bien équilibré, regard clair et direct. Pas de signe de fatigue ou de lassitude. Disponibilité totale.Incontestablement le comportement du personnage est assez complexe et souvent contradictoire entre le respect de la discipline pour certaines choses et une grande tolérance pour d'autres. Si,justement,de la discipline il avait une conception plutôt militaire, il admettait volontiers, à l'inverse, une grande liberté d'initiatives dans l'organisation de nos loisirs, liberté parfois critiquée par l'autorité supérieure.

Notre mémoire aidant à la réflexion on ne peut s'empêcher de penser que du protestant il avait la rigueur et la sévérité, mais aussi la sérénité, la compréhension raisonnable et le respect. Très important à ses yeux les soins corporels, l'effort physique, la pratique du sport et le courage moral. Comment ne pas se souvenir de cet extraordinaire surveillant qui très volontiers participait à nos jeux, n'hésitait pas à faire 6 km à pieds (Cempuis-Grandvilliers) pour nous rapporter le journal l'"Auto", l'Equipe d'aujourd'hui, nous autorisait, l'hiver, les jours de grand froid, à répandre sur le sol une considérable quantité de seaux d'eau qui, gelant la nuit constituerait pour le lendemain une patinoire rudimentaire mais suffisante. Ce monsieur digne et sérieux qui vouvoyait toutes les filles de l'O.P., même les plus petites et notait, dans une sténo incompréhensible les moindres péripéties de sa vie quotidienne, oui, assurément, comment ne pas se souvenir ?

Avec l'égoïsme de notre âge, nous ressentions assez désagréablement la rigueur et la discipline quasi militaire qu'il nous imposait pour la bonne exécution de certaines de nos obligations. Souvenons-nous, le rituel du dortoir, le soir, au commandement : lavage des dents et des mains, nettoyage des vêtements - eau et amoniaque - à présenter impeccable ! Le lendemain matin, au commandement toujours : pliage des couvertures, dix "appuis-avant" histoire de nous réchauffer, puis, torse nu au lavabo, relavage des dents, visage et mains, un tantinet humiliant pour notre amour propre d'ado, mais, autorisées en compensation, cinq minutes de chahut avec les polochons, atténuant ainsi la monotonie de cet ordonnancement.

Autre manifestation, assez caractéristique, d'une probable empreinte militaire : les promenades des jeudis et des dimanches. C'est au pas cadencé et en rangs par quatre que s'effectuait la sortie de l'O.P. Puis, à quelque distance de là, à son commandement nous changions d'allure et du rytme allègre du départ passions au "pas de route" beaucoup mieux adapté à cette évasion champêtre. D'une façon générale ces sorties ne nous enchantaient pas. En particulier les dimanches où nous avions l'obligation d'endosser nos uniformes de pseudo-collégiens, avec chemise, cravate

et chaussures plus légères il est vrai. Nous étions plutôt allergiques à ces uniformes, alors que lui, Cavanagh, semblait les trouver très convenables. En fait, nous n'appréciions totalement que ce que nous appelions les "grandes promenades". Dans un récent Cempuisien, D. Reignier évoque quelques souvenirs de ces randonnées pleines d'imprévus.

Il convient tout de même de relativiser. Cette préférence quelque peu militaire n'était pas constante. Elle ne se manifestait que dans des circonstances très précises que nous connaissions bien. Elle n'était donc pas insupportable, d'autant plus qu'elle était très largement compensée par une totale liberté d'initiatives dans d'autres circonstances. Notre jeunesse faisait que, du comportement hors du commun du personnage, nous retenions plutôt les services qu'il nous rendait et les facilités qu'il tolérait. Notre inexpérience ne nous incitait pas à des considérations d'ordre psychologique. C'est ainsi que, si nous remarquions que pendant les heures de service il portait une blouse kaki, alors que les blouses de ses collègues étaient grises et que son sifflet qui modulait deux tonalités était différent des sifflets traditionnels, nous n'en tirions aucune conclusion particulière. Pourtant, ces deux détails, à la limite insignifiants, le singularisaient déjà des autres surveillants. Notre curiosité était beaucoup plus intriguée par une espèce de pugnacité qu'il s'imposait de tout noter. Sur un cahier d'écolier qui ne le quittait jamais il transcrivait tous les événements ou incidents auxquels il participait. Lire ses notes nous était impossible. Elles étaient écrites en sténo ! Jamais il n'a jugé utile de justifier l'existence de son inséparable cahier et les raisons de son appétit sténographique. Sur cet aspect du personnage, le mystère reste entier : désir d'impressionner ? Dissimulation d'une certaine timidité ? Difficulté d'expression, de dialogue ? Préparation d'une thèse pédagogique ? Rédaction d'un journal personnel ? Nous aurions bien aimé comprendre. Inlassablement, systématiquement, il consignait : à l'étude, au dortoir, au réfectoire, en récréation et même à l'occasion des promenades. A nos yeux étonnés, les hiéroglyphes remplissaient les pages du cahier. Cette discipline qu'il s'imposait et que nous subissions était accomplie très calmement, presque sereinement mais avec gravité. On devinait chez lui la certitude de l'utilité et de l'intérêt de l'obligation à laquelle il se soumettait. Son attitude voulait s'harmoniser avec le mystère qui entourait cette singulière pratique. Nous le sentions très réceptif à ce que les uns et les autres pouvions lui raconter. Il écoutait avec beaucoup d'attention et la transcription qu'il faisait de nos propos exigeait de lui une réelle concentration. C'est avec un impertubable sérieux qu'il consignait. Si, par suite de chamailleries, disputes, bagarres plus ou moins violentes, nous sollicitions son arbitrage, il ne manquait pas de consigner sur son cahier l'intégralité du débat. Imaginons ce que cela pouvait donner. L'aspect un peu caricatural du personnage était amplifié par le fait qu'il devait supporter une difficulté respiratoire assez prononcée.

Si de lui nous avons gardé un si bon souvenir c'est, sans aucun doute, que dans ses relations avec les adolescents que nous étions, il a apporté beaucoup de compréhension et de tolérance. Il se voyait beaucoup plus comme un moniteur plutôt qu'un pion au sens péjoratif du terme. Il était évident qu'il avait le désir de s'associer et même participer à nos activités. Il était très attaché à toute expression sportive et nous encourageait même dans cette voie.

L'anecdote qui suit, assez significative du personnage, fait partie des nombreux souvenirs que certains gardent en mémoire. Vous vous souvenez ou l'apprendrez peut-être, des équipes de foot venaient d'être constituées à l'O.P. Quels en étaient les instigateurs ? Il semble qu'un surveillant, monsieur Villin mena un rude combat face aux réticences d'une direction peu favorable à cette initiative. Disputer des matches entre nous les dimanches était, vous vous en doutez, la manifestation sportive la plus appréciée mais, lorsqu'une rencontre intercommunale avait lieu, c'était le summum du plaisir et l'unique préoccupation de la semaine. Il y avait au moins deux équipes parfaitement équipées et un terrain tracé aux bonnes dimensions entouré par le jardin, le verger, une partie du bois et les champs. Une punition redoutable consistait à nous priver de foot. C'était cruel !

Monsieur CAVANAGH ayant, parait-il, dans les années 20, fait partie de l'équipe de France militaire, il fut évident que dans l'une de nos équipes il devait être inséré. Ce qui se fit certainement sans problème et à la satisfaction générale. La rumeur raconte qu'il jouait fort bien, menait la ligne d'attaque en tant qu'avant-centre et marquait des buts. C'est au cours d'un match contre une commune voisine qu'il s'est surpassé et a donné le meilleur de lui-même. Ce match, l'O.P. se devait de le gagner. Il faut y aller ! Il y va avec fougue, malgré son âge il se défonce. Cet adulte infatigable, au milieu d'adolescents, étonne un peu les quelques spectateurs présents. Ce n'est pas grave, les passes, les driblings, les descentes aux buts adverses font oublier ce vétéran. Puis coup de sifflet final. L'O.P. vainqueur! Satisfaction totale mais, soudain stupéfaction chez les joueurs, la tête de l'avant-centre apparaît inondée de sueur mais surtout, marquée par un superbe coquard à l'oeil. Incroyable mais pourtant réel. Qui ? dans le feu de l'action avait pu lui faire subir un tel outrage ! Il n'y eut jamais d'explication. Quant à lui, avec le détachement qui convenait à son esprit sportif regagne Cempuis avec désinvolture et sourire. Je ne garantis pas l'authenticité de cette anecdote. Je la relate comme elle m'a été contée. Si elle est exacte et pourquoi ne le serait-elle pas ! convenez que nous avons là, la meilleure démonstration de la volonté d'insertion de monsieur CAVANAGH dans la vie de ses élèves. Cette difficulté respiratoire que nous remarquions lorsque par exemple il sténographiait, ne semble pas avoir constitué pour lui un sérieux handicap. Il n'y a jamais fait allusion. Il se murmurait qu'il avait été gazé. Peu probable car trop jeune pour avoir participé à la guerre de 14/18. D'où émanait cette information ? Pas de lui en tout cas. Egalement circulait le bruit, que lorsqu'il n'était pas de service, il entreprenait, après déjeuner, un footing de plusieurs kilomètres dans la campagne. Certains ajoutaient qu'il aggravait ce footing en se chargeant d'une valise pleine de cailloux ! Ces rumeurs n'étaient-elles pas le fruit d'élucubrations d'enfants à l'imagination débordante et fantasque ?

La plupart des activités occupant nos récréations ou nos vacances tenaient compte des saisons. Ces activités ressortaient plus du jeu de l'effort que de l'exploit sportif. En automne, dans le parc, nous ramassions les feuilles mortes qui jonchaient le sol et en faisions une sorte de matelas très épais, de bonnes dimensions. L'exercice consistait à effectuer un "saut per..." au dessus de ce matelas qui servait de réceptacle. Certains se contentaient d'un simple rétablissement qui achevait un équilibre vertical sur les mains. D'autres, peu nombreux, osaient le "saut per" intégral. Monsieur CAVANAGH suivait ce jeu avec intérêt, ce qui ne l'empêchait pas de consigner quelques notes sur son inséparable cahier. Pensant avoir parfaitement assimilé la technique permettant la bonne exécution du mouvement, il décide à son tour de tenter quelques sauts. Il se sent jeune encore, en bonne forme, il a l'esprit sportif, un léger goût du risque et, l'apparente facilité avec laquelle quelques uns se réceptionnent impeccablement sur leurs pieds, après looping, sont autant de motivations qui l'incitent à oser l'exploit. Si par ailleurs l'on apprend que dans sa chambre il s'entraîne régulièrement à une bizarre gymnastique de "pieds au mur", comme le signale sa voisine de palier madame Decroix (alias mère-gras) qui se plaint du boucan qu'il fait en retombant au sol, on comprend mieux la conviction de sa tentative. Il fait part de son intention. Quelques élèves sont assez sceptiques. Il le voit tel qu'il est. Il a de l'homme mûr la charpente et le poids qui, pour ce genre d'acrobatie, exigeraient préalablement un entraînement progressif et prudent. Depuis longtemps, chez l'homme de 30 ans, la souplesse et la légèreté des sportifs de 15/16 ans ont disparu. Les élèves le savent, mais n'étant pas des Saint-Bernard, ne font rien pour le dissuader. Au contraire, très hypocritement ils se montrent très admiratifs et avec la cruauté des garçons de cet âge, restent parsuadés qu'il va s'offrir une de ces gamelles (j'te dis pas!) Les sourires éclairent les visages. Enfin la décision est prise, plus question de reculer. Les grands élèves remettent en forme le matelas feuillu, l'assouplissent et lui laissent la place. Pour cet exercice il faut prendre un peu d'élan. Si le mouvement n'est pas orthodoxe, le matelas amortira les

chocs résultant des chutes maladroites. A son tour il se place à quelques mètres du matelas et s'élance pour le premier essai. Il stoppe net au bord du tas de feuilles. Il a mal apprécié la distance nécessaire à l'appel du pied. Il devine quelques regards goguenards (cet âge est sans pitié). C'est un peu gênant, il faut réussir. Il recommence plusieurs essais, toujours sans succès. Difficile quand même ce looping au-dessus du sol. Les jambes sont bien lourdes, la cambrure des reins tout à fait insuffisante. (c'est là, à ce moment précis que les petits garçons et les filles s'éloignent, en se cachant les yeux, pour ne pas voir l'accident qu'ils devinent) - Enfin il va tenter un dernier essai, celui-là devrait être le bon. Il se replace, reprend son élan, concentre tous ses efforts, toute sa volonté. Il s'élance rageusement et à la marque qu'il pense être la bonne, bondit (enfin il croit bondir) la tête en avant comme un taureau qui charge, il plonge, les jambes ne suivent pas, pas de rétablissement, une banale galipette la tête la première dans le matelas de feuilles, puis chute sur le dos. Hélas! échec pitoyable. Le pauvre homme se relève, légèrement sonné et quelque peu humilié. L'ennui c'est que ses cervicales en ont pris un sale coup. Heureusement le tas de feuilles a dû sérieusement amortir le choc. Pendant quinze jours, trois semaines, il supportera un douloureux torticolis. Finalement les grands ont compati et ont eu le bon goût de ne pas amplifier et ridiculiser ce maleureux loupé. Il est vrai que nous avions une réelle sympathie pour ce surveillant qui nous comprenait, punissait très rarement et ne menaçait jamais.

La liste serait longue des petites aventures cempuisiennes qui le concerne. D'autres à leur tour pourront en parler. Ces péripéties constituaient notre vie quotidienne. De nos jours elles peuvent sembler puériles et sans grande importance; peut-être, mais les souvenirs ont, pour ceux qui les ont vévu, le même intérêt et la même émotion.

Les années cempuisiennes de ce sympathique et singulier personnage se terminèrent, hélas! lamentablement. Voici les faits. Il s'agit d'une très banale histoire d'horaire qui dégénéra. L'emploi du temps d'une journée était parfaitement organisé. Nous ne nous plaignions pas des horaires appliqués et je ne pense pas que nous nous sentions écrasés par les heures de cours ou d'études. Comme les élèves du monde entier nous nous persuadions que les vacances et les récréations étaient très courtes. La scène qui suit opposera monsieur CAVANAGH à notre directeur monsieur CANIONI. C'est par une agréable journée bien ensoleillée - l'air est léger, la température douce et je pourrais ajouter, pour accentuer le contraste, que les fleurs et les petits oiseaux sont de la fête - Nous allons reprendre les classes de l'après-midi, nous sommes donc aux environs de 13 h 30. Ceux de la fanfare nous ont rejoints après leur répétition quotidienne, les maîtres et les professeurs, comme chaque jour, sont groupés à l'extrémité sud de la marquise, traitant, comme d'habitude, de l'actualité politique. Ils attendent le signal de reprise des cours qui doit intervenir d'une minute à l'autre. Nous nous livrons donc encore à nos jeux habituels dans le parc, sous la houlette de monsieur Cavanagh qui, avec son sifflet à deux tonalités va signifier la fin de la recré. Soudain, un sifflement bien connu se fait entendre. C'est le moyen qu'utilise notre directeur, monsieur Canioni, pour obtenir le silence et retenir l'attention. Il semble avoir le mépris du sifflet ordinaire, tout à fait icompatible avec sa position. Il émet, on ne sait trop comment, une espèce de chuintement bizarre, entre ses lèvres, suffisant pourtant pour être perçu de tous. Enfin le silence s'établit. L'imprécation directorale, autoritaire et rageuse, agresse aussitôt le surveillant :
- Comment se fait-il que la reprise des cours soit retardée. Que signifie cet horaire ? (Ce n'est sûrement pas nous qui aurions remarqué un retard quelconque, bien au contraire.)

Réponse du surveillant :
- Je regrette, je ne suis pas en retard, ma montre est à l'heure et je respecte les horaires.

Puis s'adressant aux élèves interrogatifs, il leur dit calmement : continuez à jouer, ce n'est pas l'heure.

D'où, bien entendu, nouvelle agression du directeur :
- Non monsieur, il vous faut mettre votre montre à l'heure. Depuis plusieurs jours je constate de votre part des retards inadmissibles. C'est intolérable et, de surcroît, je n'accepte pas que vous contestiez ce que j'affirme.

Deuxième réplique du surveillant, fort surpris et froissé de la violence contenue dans l'attaque :
- Ce qui est intolérable ce sont vos propos. Vous dépassez les limites de la courtoisie la plus élémentaire. Vous allez me faire le plaisir de me présenter des excuses immédiatement.

Dernière réponse du directeur, prononcée en tournant volontairement le dos au surveillant. Visiblement son amour propre était atteint par cette réaction inattendue et il avait hâte de mettre un terme à cette altercation publique :
- En fait d'excuses vous pouvez ramasser"votre canne et votre chapeau"et débarrasser les lieux.

J'étais justement placé moi aussi à l'extrémité sud de la marquise. Je me souviens de cette scène qui m'a fortement marquée. Je ne peux oublier l'attitude méprisante et autoritaire de monsieur Canioni qui regagnait son bureau par l'allée centrale en tournant le dos à son interlocuteur, lequel, d'ailleurs nullement impressionné continuait à avancer vers son directeur, la tête haute et le regard clair.

Je suis maintenant persuadé que les derniers propos de notre directeur n'étaient pas anodins. Ils traduisaient la volonté de se séparer d'en collaborateur qu'il jugeait peut-être trop original ou trop singulier. Le retard qui était, semble-t-il, de quelques minutes (ce qui reste à prouver) ne justifiait pas une telle décision. La législation du travail ne prévoyait ni préavis, ni indemnité de licenciement. Les jours qui suivirent nous montrèrent combien était irrévocable la décision prise. Contraint et forcé, monsieur Cavanagh nous a donc quittés. Il le fit avec dignité et discrétion.

Sans bien comprendre les motivations de monsieur Canioni, je ne pouvais m'empêcher de trouver injuste et exagéré le licenciement décidé. La méthode employée était brutale, sévère et humiliante, la sentence ayant été prononcée en présence des collègues enseignants et des 300 élèves attentifs. Avec recul et l'expérience aidant, il apparaît évident que les faits reprochés, relativement bénins, auraient pu être très facilement réglés au cours d'un dialogue qui se serait tenu dans le bureau directoral. Ma sensibilité d'adolescent était choquée et je comprenais mal comment, un directeur comme monsieur Canioni, pour lequel nous avions le plus grand respect, pouvait manifester tant de mépris à l'encontre d'un surveillant qui avait su gagner notre sympathie et notre confiance.

Tout ceci est loin, très loin. C'est quand même une histoire un peu triste. Notre surveillant, monsieur CAVANAGH mérite amplement l'hommage post-mortem que je lui dédie aujourd'hui. Pour terminer, réfléchissons un instant sur la solitude de ce célibataire isolé dans la communauté cempuisienne pour lequel, peut-être, l'éducation et la protection moral d'enfants et d'adolescents constituaient une raison de vivre et un certain idéal. A cette époque, nombreux étaient les hommes qui croyaient encore en ce qu'il faisaient. Comment a-t-il pu poursuivre sa carrière? Visiblement il n'était pas un produit de l'Ecole Normale, label obligatoire pour une bonne insertion dans le corps enseignant. Monsieur Canioni a-t-il bien mesuré les possibles conséquences de l'exemple qu'apparemment il voulait donner.

... Alors seul, sur la route, avec son petit baluchon, Cavanagh s'est, avec son esprit sportif, aventuré dans la mêlée. Qu'est-il devenu ?

De jolis souvenirs, plein la tête il en avait. La confiance, les sourires et les regards clairs des enfants qu'il aimait et qui l'aimaient, l'ont accompagné sur le chemin et lui ont donné confiance et espoir.

Et cet inséparable cahier d'écolier, quel mystère ! Quelle richesse de souvenirs !

Personne n'en saura jamais rien.

R. PROSPER

-:-:-:-:-:-:-:-

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

En cette belle journée d'automne, propice à la promenade et la rêverie, nous étions une quarantaine à nous réunir ce 18 octobre pour notre traditionnel repas dans les locaux de l'hôtel Ibis. Je ne vous rappellerai pas le menu et le programme, vous avez tous reçu l'invitation.

Tout le monde fut heureux de voir cette année quelques " nouvelles têtes " : René Fressinet, Jean-Claude Galicier, Joël Debloux, tous trois sortis à la fin des années 60. Une agréable surprise attendait quelques-uns d'entre nous, la présence de Simone et Jean Petit qui, pendant des années, nous accueillirent à Mers comme Directrice et Directeur du centre de vacances. Depuis ma sortie de l'OP, j'ai souvent pensé à eux et à l'équipe qu'ils choisissaient. Ce sont en effet les rares adultes de l'époque qui nous témoignèrent affection et gentillesse; que leur générosité et leur dévouement soient ici remerciés. Ils avaient apporté de nombreuses photos prises au cours de nos différents séjours à Mers. J'ai eu le plaisir de me reconnaître et de voir quelques ami(e)s sur certains de ces clichés ... souvenirs, souvenirs ... c'était une chanson de l'époque.

Marcel Vigneron, notre Président, et d'autres, nous donnèrent quelques nouvelles d'anciens et d'anciennes. Le remplacement de Daniel Régnier, gérant du Cempuisien, fut évoqué, ainsi que l'avenir et le devenir de notre association. Marcel nous invita à y réfléchir et à proposer des suggestions pour la prochaine assemblée générale.
Vous qui n'avez pu venir, vous êtes conviés à nous transmettre vos remarques, idées et suggestions d'ici la fin de l'année afin qu'elles puissent être prises en compte. Il est certain que, même absents, vous êtes attachés à la vie de notre association, à son devenir surtout.
Le " renouvellement " naturel des adhérents ne se fait plus depuis dix ans, du fait du changement de statut de l'OP. Cependant, on peut considérer que des années 60 à 88, plus de 500 élèves sont sortis de l'OP. Combien adhèrent à notre association ? Quelques dizaines tout au plus.
C'est pourtant sur ces absents qu'il nous faudra compter pour assurer l'avenir de l'AAEIDGP. Mais ne leur jetons pas la pierre ... " je suis derrière " ...; moi-même durant plus de trente années, j'ai ignoré l'AAEIDGP. Mais ceci pourra faire l'objet d'un autre article.
Il appartient donc à chacun de nous, adhérents, de contacter les anciens et anciennes, et nous en connaissons tous, qui ne font pas encore partie de notre association afin de les inciter à nous rejoindre. Ou, ne serait-ce que pour leur dire que nous existons encore
et, je l'espère, pour longtemps.

Guy Hachour   02 novembre 1998

❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀❀

Le choix du 18 octobre comme date du repas d'automne a permis à de nombreux anciens de pouvoir venir.
En ce dimanche, les anciens de l'OP, qu'ils soient d'avant ou d'après la guerre et des années précédent la mise en place des " Orphelins d'Auteuil ", se sont retrouvés à l'hôtel Ibis pour déguster l'excellent repas servi comme d'habitude par la sympathique équipe de cet hôtel.
Nous étions sensiblement d'avantage que l'année précédente, un progrès qui ne doit pas être ignoré. Cette réunion s'est déroulée dans la joie, et une ambiance chaleureuse. Notre Président, Marcel, nous a fait part de l'absence de notre ami Daniel Régnier, gérant du Cempuisien, empêché par un regrettable accident. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.
Puis est venu le moment de l'animation musicale menée avec brio par Serge et Magali, qui, avec des airs anciens et nouveaux nous ont fait danser. La traditionnelle tombola a encore une fois fait quelques heureux.
Le temps s'écoulant, les amis et anciens se quittèrent petit à petit, ayant encore en tête les flonflons du bal, les discussions , les retrouvailles.
Il me reste à souhaiter que nos prochaines réunions, Assemblée générale, Repas de Printemps, Pentecôte, nous voient aussi nombreux.
Au nom des adhérents, du comité de l'AAEIDGP, de ses amis, je me fais porteur des souhaits de prompt rétablissement à Marcel Vigneron, qui vient de subir une intervention médicale.

Merci d'être venus si nombreux et si nombreuses.

Amitiés d'un Cempuisien   Roger Grappey   02 novembre 1998

cps n°180 5°série
page 20

Dans la famille cempuisienne

Naissance -

Rémi et Andrée Galliot (Andrée Le Blévec) nous ont fait part de la naissance, le 21 mars dernier, de leur petit-fils MARTIN.

Que tous nos meilleurs voeux accompagnent le petit Martin et ses parents !

-:-:-:-:-:-:-

Date à retenir : le 18 octobre - Repas des anciens à l'hôtel Ibis à Gentilly

-:-:-:-:-:-:-

Ouverture de la chasse
ou
GUERRIOT, le petit écureuil

Guerriot avait visité des noisetiers et des hêtres, choisi sa faine et regagné par le chemin des branches l'entrée du bois... Il redescendait son sentier, une noisette aux dents quand il fut surpris par un claquement sec, accompagné de sons gutturaux qui lui firent subitement grimper tout droit à un gros arbre.

Arrivé aux premières branches, se sentant hors d'atteinte d'une attaque ordinaire, il fit brusquement halte et regarda à terre. Il y vit un étranger à deux pattes qui le considérait attentivement. Gerriot, aussitôt, se jeta du côté opposé à l'homme, dissimulant son corps derrière le fût d'un charme et regarda à son tour, lui aussi, cet être bizarre au pelage multicolore, prêt au premier geste de menace à sauter au large...

Mais l'homme ne faisait pas de gestes menaçants, donc il ne pouvait être dangereux; un peu drôle seulement et d'autant plus que bientôt il sembla diminuer de grosseur et s'affaiser sur lui-même... Très étonné, Guerriot ne le quittait pas des yeux.

Alors l'autre, lentement, porta à son épaule un long tube sur lequel sa tête, comme morte, sembla tomber inanimée et l'éleva progrssivement dans la direction de Guerriot qui, nullement inquiet, le regardait faire sans bouger.

Bientôt le tube s'immobilisa et l'écureuil, face à face avec ce trou noir qui le regardait fixement et l'oeil rond de l'homme rivé sur le canon qui le fixait aussi, sentit comme un malaise pénétrant et profond et un choc étrange en lui.

Il aurait voulu fuir et ne voyait point de danger. Il sentait pourtant quelque chose d'angoissant qu'il ne comprenait pas, qui pourtant le menaçait et le liait à cet assemblage étrange que ses yeux ne pouvaient plus quitter, fascinés qu'ils étaient par ce trou fixe et sans paupière...Guerriot va secouer ce charme... Trop tard ! un éclair rouge jaillit de l'oeil vide, un saisissement plus grand et plus fou perce le petit crâne bossué et cingle, sous le poitail blanc, le coeur chaud de la pauvre bête qui saute et dégringole sur le sol, encore aux dents la grosse noisette jaune qu'elle serrait plus fort entre ses petites mâchoires raidies par l'étonnement suprême de la mort.

Louis Pergaud.

-:-:-:-:-:-:-:-

cps n°180 5°série
jaquette p.3

Pentecôte 1998



Souvenirs écoutés dans le parc de l'O.P.



Soirée musicale à Laverrière



LA PAGE PHOTOS
Souvenirs des Cempuisiens



cps n°180 5°série
jaquette p.4



Un beau groupe d'anciens aux cérémonies cempuisiennes



Le son du cor ! F.E.



Promeneurs à Bergicourt